

A Genève, le 4 juin 2016.

De quelques différences entre les figures du nihiliste et de l'artiste, aujourd'hui.

Un historien de la philosophie médiévale, Etienne Gilson, faisait ce constat laconique : « Certains auteurs écrivent pour exprimer leur pensée plutôt que pour la faire comprendre. » Cela vaut sans doute aussi pour notre époque : De Joyce à Paul Celan en passant par Borges, Pessoa ou Raymond Roussel. Je ne cite que quelques-unes des grandes singularités qui nous font signe encore aujourd'hui.

D'une certaine façon, ces auteurs sont dans le droit fil de Marcel Duchamp. Ce dernier affirmait que c'est le regardeur qui fait le tableau. C'est peut-être alors le lecteur qui fait le livre. Ne serait-ce que sous cet aspect, il y a une ancestrale complicité entre l'artiste et l'écrivain. Il faut un regard, il faut une lecture pour éclairer une œuvre, parce qu'en son fonds, comme le pensait Leibniz, l'esprit est sombre.

Chaque écrivain, sans doute, se fait une certaine idée de l'écriture. C'est toujours très curieux, déroutant, digressif. Je pense au beau livre

de Derrida, « l'écriture et la différence ». L'écriture y est considérée comme une trace, mais seulement en tant qu'elle produit son propre effacement. Selon cette conception, il appartient à la structure d'une trace de pouvoir s'effacer, de tomber dans l'oubli. Son inscription même est devenue *immémoriale*. Quel étrange sentiment de garder la trace de l'immémorial, de commémorer, en quelque sorte, les cendres desquelles renaît l'esprit.

En va-t-il de même pour les images, pour les œuvres, pour les artistes?

Pour ma part, l'écriture est un phénomène d'impressions et de perceptions. Et si nous avons parfois des idées, -ce qui arrive rarement-, elles ne sont, comme chez David Hume, que *le dérivé de nos perceptions*. L'écriture est peut-être un rêve de cire et de silicium.

Ma question préliminaire serait celle-ci : Quelle est la tablette la plus ancienne où nous nous sommes exercés à écrire ? Je veux dire non pas en tant que nous écrivons comme des enfants, mais lorsque nous avons commencé à grandir.

On dit que cette tablette circulait déjà parmi les anciens, dès l'époque du Théétète de Platon. Cette tablette magique, c'était la *tabula rasa*.

La tabula rasa est l'expression d'un savoir-faire selon lequel l'esprit recommence son expérience éternellement à partir de *rien*. Savez-vous que cette tablette magique a fonctionné à la perfection jusqu'à la Renaissance ?

A l'époque de Raphaël, il n'était pas rare qu'un artiste vînt effacer et recouvrir de sa propre peinture le chef d'œuvre de celui qui l'avait précédé. On y effaçait tout. Même le sourire des plus belles madones. Entre Bramante et Michel-Ange, les dagues et les couteaux parlaient avant les palettes et les cartons. L'art, comme la pensée, est un immense oubli créatif et un terrible palimpseste. Et le spectateur, le lecteur, accompagnent l'artiste, l'écrivain, dans cette quête de nouveauté amnésique.

Cette tabula rasa, c'est aussi un redoutable dressage. Un dressage, que Nietzsche appelait la culture, *la transmutation de toutes les valeurs*. Je crois qu'il entendait par là une sorte de miroiterie de la mémoire et de l'oubli : Puissance des générations et des destructions.

Cette tabula rasa, les artistes, à juste titre, s'en sont emparés, mais aussi leurs faux jumeaux, les nihilistes. Vous savez que les autodafés dans l'histoire sont récurrents. Un grand penseur, Elias Canetti, qui a

vécu un peu en Suisse à un moment de sa vie, a écrit un beau livre : « Autodafé ». Sa question était la suivante : Les livres sont-ils faits, au mieux pour être oubliés, au pire, pour être brûlés ? Canetti pense que chaque époque a le Savonarole qu'elle mérite. Avant la chute de Laurent de Médicis, Botticelli venait jeter ses toiles dans le bucher des vanités. Au siècle dernier, le troisième Reich assassinait les artistes dits dégénérés.

De sorte que créer, détruire, sont deux gestes ancestraux symétriques, simultanés, qui expliquent, mais aussi compliquent nos existences.

Y a-t-il une différence entre l'acte de créer et celui de détruire? C'est cette question que je voudrais poser devant vous et tenter de développer.

Juste une courte digression :

En écrivant « La croisade des enfants », j'ai interrogé un processus. Celui de l'individuation. C'est le penseur écossais Jean Duns Scot au 13^e siècle qui pose pour la première fois en Europe la question de l'individuation. Sept siècles avant le célèbre ouvrage de Gilbert Simondon, « L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information », en 1964.

Ce processus d'individuation est très simple. C'est ce qui fait qu'au bout d'un long temps historique, nous disons « je » ou « moi ». Au terme de ce processus, nous prétendons être des individus. Et je crois, pour ma part, que cette étrange prétention a une certaine beauté. Elle est typiquement occidentale. Nous prétendons être *ceci* ou *cela*. Nous nous réclamons d'une subjectivité. Il est vrai que Descartes nous y a un peu aidés. Et nous avons pour *téléologie* de célébrer nos individualités.

L'individuation n'est rien d'autre que le processus par lequel nous assistons à la genèse, à la naissance d'un « sujet ». Cette naissance est un accouchement. Une maïeutique. Mais qui accouche ? Dans une certaine tradition judéo-chrétienne, c'est Dieu. Mais c'est un Dieu très curieux. Sa créature provient du néant. Il y a un certain partenariat entre Dieu et le néant. *Dieu crée ex nihilo*. C'est le seul Dieu au monde qui parvienne à cette performance. Et Nietzsche disait de lui qu'il devait se sentir très seul. Avant lui, les autres dieux au moins négociaient avec quelque chose, quelque chose d'informe, sans doute, par exemple avec le chaos. Mais le « sujet » judéo-chrétien va naître, à

l'image de son dieu, en sortant de la matrice du néant. Son origine, c'est le néant. Sa figure tutélaire, son dieu.

Tel est le paradoxe de la tradition judéo-chrétienne qui n'est ni grecque ni syrienne : Pour qu'il y ait quelque chose, il faut, avant toutes choses, poser le néant. Sur ce principe, tous les théologiens s'entendent. Curieux principe. Et Curieuse Madone, curieuse vierge, curieuse immaculée conception que celle qui, chez les chrétiens, pour notre salut, nous tire du néant en étant visitée par le Saint Esprit ! De sorte que le néant est inscrit dans nos gènes, dans notre psyché, et que nos pulsions de mort en sont les représentations, les mille petits miroirs, les mille dérèglements raisonnés de tous nos sens.

La psychanalyse aura pour fonction d'analyser les anamorphoses de nos psychés. Ces représentations sont religieuse, métaphysique, poétique, esthétique, politique. Elles mêlent les eaux d'Eros à celles de Thanatos pour que surgisse un « moi », un « je ».

Je reprends donc, après ma digression, ma question : Y-a-t-il une différence entre créer et détruire ?

Observons quelques résultats tardifs : Au 19 siècle, les vagissements du « moi » résonneront dans l'œuvre de Max Stirner. Ils auront un

retentissement énorme dans toute l'Europe ; « l'unique et sa propriété », son œuvre célèbre, fut lue par des milliers et des milliers de nihilistes naissants. : Dans cet ouvrage, il est question de la manière dont on peut *s'approprier le néant*. Je vous en cite un extrait.

« Seul le moi qui se décompose lui-même, le moi qui n'est jamais est réellement moi. Je suis le propriétaire de ma puissance, et je le suis quand je me sais unique. Dans l'unique, le possesseur retourne au rien créateur dont il est sorti. Tout être supérieur à moi, que ce soit Dieu ou que ce soit l'Homme, (avec un grand H), faiblit devant le sentiment de mon unicité et pâlit au soleil de cette conscience. Si je base ma cause sur moi, l'unique, elle repose sur son créateur éphémère et périssable qui se dévore lui-même, et je puis dire : Je n'ai basé ma cause sur Rien. »

Les représentations du « moi », du « je », sont souveraines dans la Russie du 19^e siècle, et particulièrement destructrices, comme on le voit dans *Les Démons* de Dostoïevski. Et c'est autour de ces représentations que s'organise le nihilisme de l'époque moderne à travers ce terrible paradoxe : souveraineté absolue de l'individu et désir d'anéantissement. Paradoxe lié à *la naissance de la subjectivité* qui

constitue la tragédie moderne occidentale: Dans une certaine partie d'un monde signé, que le signe de croix finira par symboliser massivement, à l'aune du principe d'identité structurant l'imaginaire des peuples, l'*altérité* deviendra naturellement le cauchemar du plus grand nombre. Au vingtième siècle, ce signe de croix s'effectuera à l'ombre de la graphie des croix gammées.

Pourtant, rappelons qu'en occident, comme ailleurs, la plupart des œuvres qui constituent nos souvenirs d'avant la Renaissance ne sont pas signées. Elles ne portent pas de nom. Elles sont anonymes. Comme des cathédrales.

Peut-être la tentation moderne de la création a-t-elle été celle de sortir de l'anonymat. *Sortir de l'anonymat* illustre bien la procédure de l'individuation. C'est acquérir une identité. C'est sortir des limbes du néant, mais nous l'avons vu avec Stirner, c'est bientôt vouloir y retourner. Il y a, de nos jours, me semble-t-il, deux moyens de sortir de l'anonymat : La réclame et l'art. Il est vrai que les deux souvent se confondent. Mais le dénominateur commun à la réclame et à l'œuvre d'art, c'est un processus qui consiste à sortir de l'anonymat. Cela veut dire laisser un nom, avoir une adresse, même si le nom est un

pseudonyme, même si l'adresse est masquée. L'art est sans doute l'épreuve de cette virevolte et de cette dramaturgie, les techniques n'en sont sans doute que les performances successives, et internet n'est sans doute que la croisée exponentielle des pseudonymes, des éponymes, des hétéronymes, des masques qui expriment les métamorphoses de l'individuation.

Et pourtant, au terme de cette individuation, comme par un phénomène d'hypnose, nous disons « je », nous disons « moi », comme si de « rien » n'était. Et quand nous sommes devant nos écrans-miroirs, nous créons nos sites qui sont souvent des mixtes, c'est-à-dire à la fois identitaire et anonyme, nous nous adressons en tant que pseudo-moi à d'autres pseudo-moi qui sont déjà *des presque rien*. L'individuation, c'est un rapport sublimé à ce « rien ». C'est le problème que Shakespeare a laissé, *l'air de rien*, sur nos lèvres et qui nous poursuit dès nos chimères et nos amours d'enfance : *Etre ou ne pas être* n'est pas l'alternative d'une midinette ou d'un bellâtre. C'est le problème de l'individuation. Autrement dit avoir un nom ou tomber dans l'oubli. Avoir la capacité de nommer les choses ou laisser

les choses surgir du néant et retourner au néant. Probablement faire les deux ensemble.

Dans mon livre, qui met en prise le théologien écossais Jean Duns Scot du 13 siècle et le poète français François Villon au 15 siècle, je présentais l'individuation comme un processus théologico-poétique qui conduit, en occident, à l'athéisme puis qui mène au nihilisme.

Ai-je exagéré ? Il faudrait préciser ce qu'on entend par nihilisme. Et je voudrais distinguer, différencier la figure du poète, la figure de l'artiste de celle du nihiliste. Parce que, dans ce livre, j'ai peur d'avoir laisser entendre que le poète ou l'artiste conspirait, avec le théologien, au nihilisme, main dans la main. La chose est plus complexe. Comme le rappelait Deleuze, dans toute prise de position, il y a un temps pour l'implication. Quand on s'implique vient le temps de la complication. Et quand ça se complique, il faut un temps pour l'explication. La voici.

On résume en général le nihilisme par une définition très sommaire. Et on a raison : *le monde est dénué de tout sens*. Chaque adolescent l'a pressenti. Cela signifie que le sens n'a pas de valeur. C'est donc la

notion de *valeur* qui n'a aucun sens. Qu'est-ce qu'une valeur, sinon une représentation. Je me permets d'attirer votre attention sur ce terme de *représentation*. Je vais souvent maintenant en abuser.

La question est la suivante : peut-on vivre sans aucune représentation ? Puis-je dire, par exemple : je ne me représente rien comme d'autres disent : il n'y a rien.

Certainement, si l'on entend maintenant le nihilisme en tant que crise ou suspension de toute *représentation*. Une représentation, c'est l'action de replacer devant les yeux de quelqu'un. Peu importe la chose ou l'objet ou l'événement que l'on replace devant ses yeux. La crise de toute représentation, - et les exemples en art sont nombreux - c'est donc de renoncer à cette action parce qu'elle n'a plus en soi de valeur. De même, le nihiliste ne peut pas et ne veut pas replacer devant ses yeux un événement qui s'est passé parce que cet événement, pour lui, ne *représente* rien.

Étymologiquement, un événement, c'est « ce qui arrive », *evenire*, en latin, tandis qu'une circonstance, c'est ce qui « entoure », *circumstantia*. La représentation, c'est alors la corrélation d'un événement et d'une circonstance. C'est cette corrélation qui fait sens

dans la représentation : je replace devant mes yeux tel événement tel qu'il s'est passé dans telle circonstance. J'ai une représentation de leur corrélation qui me permet de donner une certaine valeur, par exemple, à leur histoire. L'histoire est une représentation des valeurs dont le sens se manifeste, par exemple, dans les langues, dans les arts, dans les monuments, les symboles, etc.

Le nihiliste suspend toute représentation. Cependant, il se *présente* comme le mouvement ou la tendance de cette suspension. Il y a une présence très particulière du nihiliste. (Un peu comme celle de Dieu) Cette présence est la négation, la dévaluation, la destruction de toute représentation, c'est-à-dire de toute *reconnaissance* d'une valeur quelconque. Qu'est-ce donc qu'une *présence* sans représentation, sans reconnaissance, et par conséquent, sans valeur. C'est le nihilisme. Mais ce n'est pas « rien ». C'est un paradoxe. C'est ce qui provient du néant et retourne au néant et dont j'ai parfaitement conscience sans en avoir aucune représentation.

Ainsi dans l'érotisme, en va-t-il de l'amour comme d'une petite mort, au moment où je n'ai plus aucune représentation de l'être aimé.

Georges Bataille était un spécialiste de ces arguties : J'ai dans les bras un néant dans lequel je m'anéantis.

La question du nihilisme pourrait-être celle-ci : Qu'est-ce qu'une conscience sans représentations ? En réalité, le nihiliste va plus loin. Il dit que la conscience est une illusion et que nos représentations, donc nos valeurs, sont des illusions. *Il n'y a rien* signifie que *tout se vaut*. Tout est égal. La présence du nihil, c'est l'*indifférencié*. On voit bien poindre la source des dangers : le nihilisme est un mode par lequel la présence au monde n'a ni représentants, ni représentés. En ce sens, mais en ce sens seulement, nous pouvons dire qu'il n'y a rien, aucune valeur. Même pas celle de la démocratie. Le paradoxe qui dérive de cette position métaphysique, c'est que *le sens produit la destruction du sens*. Il provient du néant et retourne au néant. Mais cette provenance et ce retour étrangement nous font *signe*. Ils sont cette fois le signe de notre *présence* au monde sans représentations. Atermoiement sans fin de notre présence et de notre absence, les signes forment ce qu'on appelle une œuvre d'art ou un livre dans notre modernité : *quelque chose s'est mis en place devant nos yeux*, et ce quelque chose, c'est, dans l'art contemporain, dans la littérature, *la*

substitution du signe au sens. Anne Cauquelin, dans son ouvrage intitulé *Petit traité de l'art contemporain*, avait traité de ce thème dès les années quatre-vingt. Souvenez-vous déjà de Mallarmé qui voulait écrire un livre unique, *incorruptible comme la loi*, c'est-à-dire, au fond, un recueil de poèmes qui se substituerait au Livre de la Loi, et dont le poète moderne serait le nouveau législateur. Et rappelez-vous les œuvres d'art récentes, par exemple, celles de Pierre Soulages. La lumière nous fait signe. Elle sort du noir, du trou noir de la matière, du matériau. Elle n'a pas d'autre sens que celui de nous faire signe. Elle ne représente rien. Le signe renvoie au signe indéfiniment dans une sorte d'éternité esthétique. Nous ne sommes plus chez Vermeer. Et pourtant Vermeer nous faisait déjà signe. Mais c'était un signe qui allait s'effacer. Car chez Vermeer, la blancheur nous faisait signe sans doute. Mais c'était pour que nous prenions soin de la jeune fille au turban, de la jeune fille à la perle. La jeune fille nous chuchotait un secret dans cette blancheur du 17^e siècle hollandais. Elle nous disait à la fois qu'elle n'en finissait pas de s'effacer de nos représentations, de disparaître dans la lumière de la toile. Elle nous disait que, tout en se maintenant à jamais dans notre horizon, c'était déjà nos

représentations qui s'évanouissaient comme sur un *plan disparaissant* de Malevitch.

C'est comme si elle s'inscrivait déjà dans *l'immémorial* derridien dont je vous parlais tout à l'heure, et qu'il ne restait d'elle, et en chacun de nous, qu'un carré blanc sur fond blanc : ce que j'appelle *l'interminable processus d'individuation*. A jamais, dans l'art contemporain, le signe s'est substitué au sens.

Mais justement, et c'est là où je veux en venir, cette substitution est un *événement* considérable. C'est un renversement de toutes nos reconnaissances, de toutes nos reconnaissances, de tous nos modèles, et ce renversement est un dépassement du nihilisme. Pourquoi ?

Le signe s'est émancipé du sens, de la tyrannie du sens si chère aux linguistes depuis Saussure. Or, cette émancipation justement a une valeur. Sans doute les signes que nous nous faisons ne représentent-ils plus aucun modèle. Sans doute ne vont-ils pas replacer sous nos yeux des valeurs préétablies, conventionnelles. Sans doute n'avons-nous plus rien à nous représenter, et nous avons appris cette leçon des nihilistes. Mais nous avons acquis un faire poétique, un poïen, sans représentation. Nous n'avons plus besoin, comme c'était le cas pour le

nihiliste, de détruire nos représentations. Nous n'en avons plus. Celles-ci appartiennent à la chronologie. Et l'art n'est pas chronologique.

En ce sens, l'artiste, l'écrivain, aujourd'hui, ne représente rien : il n'y a plus de sujet et il n'y a plus d'objet. L'artiste *fait* seulement qu'un monde se vit sans représentation. Un monde fait signe. Ce signe n'a pas d'autre sens que de manifester ce monde sans représentation. Et ce monde est la nouvelle valeur de l'artiste, de l'écrivain, en tant que dépassement du nihilisme. Ce monde est toujours, en quelque sorte « inactuel » comme disait Nietzsche, et « intempestif ». L'art, la pensée, sont toujours inactuels. Et c'est cette inactualité qui constitue leur événement. L'inactuel ne signifie plus que *tout se vaut*. Cela signifie au contraire que l'actuel n'a aucune valeur privilégiée. Ce qui a de la valeur, c'est ce qui passe, c'est le changement, c'est-à-dire, le devenir. Et à son tour, le devenir est la destruction de tout nihilisme.

L'artiste fait revenir sous les yeux un monde sans représentation ; telle est la nouvelle création artistique par *essence* inactuelle. Tandis que le nihiliste présentait un monde sans représentation comme dénué de toutes valeurs. Il faisait de cette absence de valeurs nos perpétuels

refrains et actualités. Telle est, me semble-t-il, la différence entre la figure de l'artiste ou du poète et celle du nihiliste sur laquelle je devais insister :

L'artiste affirme le hasard, à savoir la rencontre de l'instable (le chaos) avec le moment opportun (l'œuvre d'art). Ce n'est plus la chronologie, ce n'est plus l'actualité. C'est le Kairos. Le Kairos, c'est la rencontre de l'instable et du moment opportun. Ce qu'on appelle une œuvre d'art. Le chaos, c'est la matière inorganisée. De cette rencontre avec cette matière inorganisée, l'artiste va faire sortir une étoile dansante (l'œuvre d'art). Et sans doute cette étoile est-elle morte depuis longtemps, depuis le fond des âges, dès qu'elle apparaîtrait. Elle est inactuelle, hors du temps. Elle sort du chaos que l'artiste portait en lui et dont il a triomphé. Ce triomphe, c'est un événement. Et cet événement, c'est le sens de l'œuvre d'art, aujourd'hui. L'œuvre ne représente rien. Mais fait signe. C'est par hasard que nous créons, aimons, naissons et mourons. C'est ce hasard que l'artiste affirme comme sens et valeur. Ce hasard ne sort pas du néant et n'y retourne pas. Il constitue provisoirement notre monde et son devenir. Le nihilisme n'est plus que la pâle copie de nos instincts créateurs.

Contrairement au mot que l'on a prêté à Malraux selon lequel *le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas*, ce début de siècle est celui de la lente et inexorable agonie des monothéismes et des archaïsmes. S'annonce alors une éternité *hic et nunc*, ici et maintenant, que vont célébrer les futures générations insurrectionnelles. C'est sur cette note optimiste que je voudrais conclure. Merci de votre attention.

Philippe Sergeant.